

Jean-François Pic de La Mirandole

Traité de l'Imagination

Héritier d'une lignée de condottieri, Jean-François III Pic, fils aîné de Bianca Maria d'Este et de Galeotto I^{er}, Seigneur de La Mirandole, naquit, pense-t-on, en 1469 — Son oncle, le grand Jean Pic de La Mirandole, devint son maître et lui choisit Alde Manuce pour précepteur qui le préparera à une vie d'érudition et d'étude — Soldat aussi, vertueux et très religieux (proche de Savonarole dont il écrira une *Vita* et protégera les rares « oints », transfuges de Florence) on dit qu'il ne fut arrêté dans ses études que par la crainte de se distraire de la piété et par les guerres qui l'opposèrent à ses frères cadets — Devenu Seigneur de La Mirandole à la mort de son père en 1499, il y fera venir l'Arioste, Bembo, Ficino, Mainardi, Erasme, More, Budé, Ximenès ou Reuchlin — Malgré le soutien de l'empereur Maximilien et du pape Jules, les armées de ses frères assiègent et s'emparent de La Mirandole — Il s'exile et voyage; on le verra parcourant la Dacie, la France et l'Allemagne — En 1511 les troupes pontificales commandées par Jules II reprennent la seigneurie et la lui restituent — Jean-François retourne à ses études, poursuivi par la haine de Françoise Trivulce, fille d'un maréchal de France et veuve de Louis Pic dont elle entend récupérer l'héritage; en 1533, le fils de cette dernière, son neveu Galeotto Pic le fait assassiner — Lilio Giraldi, l'auteur du *De poetis nostrorum temporum* le montre malade, en proie aux plus funestes pressentiments, agenouillé en prière auprès de son jeune fils Albert; les assassins le décapitent, tuent l'enfant et brûlent la bibliothèque; des volumes précieux et rares ainsi que ses derniers ouvrages disparaissent avec lui dans l'incendie — Il fut un auteur très abondant — Continuateur, et éditeur de Jean Pic de La Mirandole, ses œuvres ont souvent été attribuées à son oncle, parfois même les bibliographes n'ont pas distingué leurs travaux — On conserve de lui, parmi d'autres œuvres : *Liber de providentia Dei contra philosophastros*; *Liber de veris calamitatum causis nostrorum temporum*; *De expellendis Venere et Cupidine carmen heroicum*; *De morte Christi et propria cogitanda*; *Physici libri duo*; *Liber de imaginatione*; *Stavrostichon de mysteriis Germaniae heroico carmine*; *Strix, sive de ludificatione daemonum*; *Opusculum et defensio pro Savonarolae innocentia*; *Vita Savonarolae*; *De rerum praenotione* — M. Augé-Chiquet (*Jean-Antoine de Baïf*, Paris, 1909) soutient que le *Traité de l'imagination* serait la traduction par Jean-Antoine de Baïf du *De imitatione* de Jean-François Pic de La Mirandole — Le *De imitatione* est en réalité une lettre de 1512 adressée à Pietro Bembo (il a souvent été publié avec les œuvres de ce dernier) — Cette erreur atteste que l'intérêt de Baïf, et celui de la Pléiade, pour les œuvres de Jean-François Pic de La Mirandole est de l'ordre de la création, non de celui de la physiologie ou de la morale — Quant au *De imaginatione*, Hain en cite une première édition, qu'on ne trouve dans aucune bibliothèque, en 1500 à Rome — Les éditions de référence sont celle de Venise, Alde Manuce, 1501, et celle de Strasbourg, Johann Knobloch, 1507 — La traduction de Baïf a paru sous le titre : *Traité de l'imagination*, tiré du latin de I. François Pic de la Mirandole. par I.A.D.B. A Paris, Chez André Wechel, demeurant à l'enseigne du Cheval volant, rue S. Jean de Beauvais. 1557. — De cette traduction jamais rééditée, il existe un seul exemplaire connu, conservé à la Bayerische Staatsbibliothek de Munich — Nous le reproduisons ici.

J.-P. I. Amunategui — R.-J. Seckel

A MONSIEVR IAQVES
MORIN DE LOVDON
Conseiller en parlement
I. A. D. B. S.

MONSIEVR, aiant souuenance de la bonne chiere que cest hyner passé vous m'auz faite en voz maisons de London & du Tronchet, lors que ie deliberoys vous donner tesmoignage comme ie ne l'auoyz perdue, ie vien rencontrer entre mes papiers, vn petit Traitté de l'Imagination, lequel, du tems que i'estoys chez vous, i'auoyz tiré du Latin de I. François Pic de la Mirandole : & sil m'en souuiet ie vous en suis redevable, pour vous l'auoyr promis des ce tēps là. Je m'aquite donques de ma promesse, & ie le vous donne, cōme vostre qu'il est, pour estre né en vostre maison, vous priant de le prendre en bonne part, & maintenant que vous estes en repos des procez qui vous travailloyent durant vostre semestre, me faire tant d'honneur que de vous ebatre à le lire. Si vous y prenez plaisir, cest mon intention. quant a moy i'en ay receu profit pour auoyr appris le mettât en François. Et i'espere (sily en a quelques vns qui pregent la patience de le lire) qu'ilz en pourront tirer & plaisir & profit.
A Dieu. A Paris.



2
TRAITTE DE
L'IMAGINATION,
TIRE DE IAN FRAN-
COYS PIC DE LA
Mirandole.

Comment & pourquoy l'Imagination
a esté tant par les Grecz que par les La-
tins apelée de diuers noms.

Chap. I.



ESTANT SVR
le propos d'escrire
de l'imagination,
la premiere chose
que nous auons à
demester, c'est de
veoir ce qui est signifié par ce mot
A ij

TRAITTE DE
d'imagination, à fin que puis apres
nous puissions plus aisément &
plus commodément deuiser de
ses essence & proprieté, de ses vi-
ces & des remedes qu'on y peut
donner. Doncques celle vertu de
l'ame, que les Grecz nōment fan-
tasie, est par les latins & par nous
apres eux apelée imagination du
nom qu'elle a pris pour son effet,
à raison des images & semblances
qu'elle conçoit & represente de-
dans soy. Car les semblances qui
sont au dehors des choses, & des-
quelles vient l'abōdance des ima-
ginations, par le moyen des cinq
sens extérieurs, la veüe, l'ouye, le
flair, le goust, le toucher, se rapor-
tent en elle. D'autant que tout ce
qui est subiect aux sens, c'est à dire
toute chose corporelle qui se peut
veoir,

L'IMAGINATION. 3
veoir, & qui par quelque sens que
ce soit se peut sentir, en tant qu'il
luy est possible espend vne image
& semblance de soy, ce qui se fait
au patron de la nature non cor-
porelle & spirituelle, qui fait part
de ses forces au monde inferieur:
aussi au patron mesme de Dieu,
qui par sa bonté infinie espendue
au loin & au large a construit &
conferue toutes choses, car c'est le
propre de la bōté, que de se separ-
tir. Et Platon ne rend autre raison
pourquoy Dieu crea le monde,
sinó pour ce que Dieu estoit bon.
Mais c'est assez de ce propos, puis
que ce n'est pas ici qu'il en faut
parler. Or pour autant que la fan-
tasie prouient des sens, comm'on
enseignera cy apres, & que la veüe
est le principal de tous les sens,
A iij pour

pour cette cause cette vertu de l'ame selon Aristote , par les Grecz fut apelée Fantasie, du nom de la lumiere sans laquelle on ne peut veoir: & côme dit Suidas, Fantasie est celle où se fait la representation des choses qui aparoiſſent, qu'on dit en Grec φαντασία . Mais le nom d'Imagination que nous donons à ceste vertu demôtre autant sa puissance côme son effect, lequel seulement semble estre signifié par le mot grec. Ceste vertu de l'ame aucune fois est par Platon apelée peinture, & ie pense que c'est pour ce que au lieu , où elle fait son action, diuerſes effigies & semblances des choses, se forment & peignent, & se y forgent à plaisir, tout ainsi comme les peintres tirent diuerſes & differentes figures

gures des choses.

Que les philosophes ont escrit diuerſement de la nature de l'imagination & qu'elle differe d'avec le sens, l'opinion, raison & entendement.

Chap. II.

LES auteurs anciens ne se font point accordez en la nature de l'imagination. Car bien peu d'entre eux ont mis differéce entre elle & les autres forces de l'ame . Pour ce que ny Homere ny Empedocle ny d'autres ne separoyét le sentiment non seulement de l'imagination, mais, ny mesme de l'entendement, qui est de beaucoup plus digne & au dessus de l'imaginatiue, que le sentir n'en est moindre & au desous . Mesme Platon

A iij

(ce que Themiste & d'autres philosophes tant Grecz qu'Arabes, luy attribuét) là dit estre non seulement le sentir, mais encore l'union du sentir & de l'opinion. A quoy Aristote & les siens ont contrarié, debatans par discours trefexquis que l'imagination est differéte du sentiment & de l'opinion & de l'entendement, comme ayant son propre siege en l'animal, & ses propres actions . La raison est que le sentir (sil reçoit en soy d'vn espace raisonnable les images de son propre sensible par le moyen de ses outils sains & entiers) est certain & vray, où l'imaginer le plus souvent est vain & fautif . Et c'est ce que i'ay entrepris d'amēder en ce traité. Outre il se fait tant seulement quand il a deuât luy ses sensibles

sibles, par lesquelz il semeut à faire son deuoir qui au parauant estoit en oisueté. Mais cestuici, cōbien que la chose sensible luy soit ostée & reculée, ne laisse d'accomplir ce qu'il a de faire. Ains encore ne cōçoit seulement ce qui a esté, mais ce qu'il soupeonne ou croit deuoir auenir, voire ce qu'il pense bien par la mere nature ne se pouoit engēdrer. De quoy rié ne sera subiect au sentir, duquel c'est le propre de apprehēder & cōceuoir les ressemblāces de ce qui est presēt. D'auantage aux songes que nous faisons nous imaginons. Toutes fois nous ne sentōs point. Et puis ceux qui ont perdu la veüe, conçoient les couleurs par l'imagination, & non par le sens de veoir qu'ilz ont perdu. Quelques animaux se voy-

ent sans la fantasie, & n'ë est point qui n'ayent sentiment. Plus, quãd nous sentons certainement quelque chose, nous ne disons point qu'elle nous semble, si faisons bië quand nous imaginons, dont il a pert que le sëtir differe d'avecque l'imagination. L'estime aussi qu'il aperra bien aisëment que l'imagination est separée de l'opinion de la raison & de l'entandement, si nous epluchons apart l'office de chacune de ces puissances. L'ame se sert de la fantasie pour concevoir & rapporter à l'entandement les images des choses sëtibles seulement. Se sert de la raison pour fenquerir & pour penser sur icelles, qui mesme se separent d'avecques les choses corporelles. Se sert de l'entandement pour contem-

pler

pler les choses entandibles, non seulement eloignées de la matiere, mais encore de toute semblance de la matiere. Et se sert de l'opinion, quand estant douteuse en cõtaires discours elle choisit (bië que ce ne soit sans grande peur de suiure le faux) de quelle part de la balance qui s'offre, elle se doit ebranler pour venir à cognoistre la verité. Or nous pouons imaginer à nostre chois voire les choses qui ne sont point, & qui ne peuvent estre, mais il n'est pas en nostre pouuoir d'opiner ou sauoir les choses qui ne se peuuët faire. Outre quand nous metons en nostre opinion quelque chose terrible, nous sômes emcez de peur, quãd nous l'imaginons, nous n'en sommes non plus epouantez, que si

nous cõtémplions quelque peinture horrible, si ce n'estoit que l'opinion suiuit l'imagination. Brief la nature a donné aux bestes brutes la grace d'auoir visions & imaginations, mais l'homme seul de tous les animaux a la raison l'opinion & l'entandement.

En quoy l'imagination conuient avecques les autres vertuꝝ de l'ame, en quoy elle differe d'avecques elles.

Chap. III.

MAIS aussi, combië que l'imagination soit differëte d'avecques les autres puissances de l'ame que nous auons racõtées, elle n'en est pas toutesfois tãt ecartée qu'elle n'ait quelque chose de cõmun avecques elles, de sorte que pour l'alian-

l'aliançe, qu'elles ont ensemble, des philosophes des mieux renomméz ont pris l'vne pour l'autre, car elle est assise aux confins du sens & de l'entandement, & tiët le milieu des deux, marchant apres le sëtir (par l'effect duquel elle naist) & deuançant l'entandement, elle facorde avecque le sentir entant qu'elle aprehende comme luy les choses & particulieres & corporelles & presentes: elle les surpasse entant que sans nul motif elle cõtçoit des images non seulement presentes, mais & passées & futures, voire que la nature ne pourroit mettre en lumiere. Elle conuient avecque luy, d'autant que l'vn & l'autre s'aide d'obiectz sëtibles: Elle le gagne, d'autant qu'elle conioint & dcioint ainsi que

bon luy semble, encore que le sentir cesse, les semblances qu'il a delaisées, ce que le sens ne pourroit faire nullement. Elle a comun avecques l'entandement, que elle est fraîche & deliure, sans estre subiecte plus tost à vne chose qu'à l'autre: mais elle est surmontée, pour ce qu'elle conçoit & represente les choses sensibles & particulieres seulement: l'autre fait plus, car outre celles ci, il comprend les vniuerselles & entādibles nettes & franches de toute matiere. Dauantage elle est alliée avecque toutes les autres vertus que nous auons dites: car elles ne pourroient faire la charge que la nature a departie à chacune, sans l'aide & support de l'imagination, pour autāt que l'ame tandis qu'elle est enfermée dās
le

le corps, ne peut ny opiner ny sçauoir ny entendre, si la fantasie ne luy represente les images coup sur coup.

Que c'est que l'imagination, & de quelques disputes, que l'on passe, & pourquoy. Chap. IIII.

IL s'est assez montré cōme ie pense, pour ce qui faisoit au present propos, que c'est qui estoit significé par le nom d'imagination, que c'est qu'elle auoit ou de commun ou de different aux autres & vertuz & actiōs de l'ame. Si quelques vns ont enuie de rechercher plus curieusement ceci, il faut, qu'ilz lisent & aprennent les discours qu'Aristote & ceux qui ont suiui sa doctrine ont escritz de l'ame,

car il m'est auis que nous auons fait assez pour nostre propos, si de tout ce que nous auons mis en auant iusques ici, nous retirōs que l'imagination est vn mouuement de l'ame qui se fait par le sentiment employé, est vne force de l'ame qui de soi mesme tire les images, est vne puissance aiointe à toutes les autres vertus, qui represente les semblāces de toutes choses & qui change les effectz des autres vertuz en d'autres. Brief c'est vne puiffāce de rēdre les autres choses semblables à soi mesme. Tout ceci ou la plus part a esté suffisāment recherché & trouué tant par les Peripatetiques que Platoniques. Aussi n'est ce pas ici le lieu ou il faut debatre celle doute, de laquelle beaucoup se tourmentent,
à sçauoir

à sçauoir mon si l'imagination est differante de la memoire & sens cōmun, & de la vertu de pēser (cōme S. Thomas, & presque tous les Latins qui ont escrit sur Aristote, ont arresté,) ou plus tost si elle est seulement vne puiffāce de l'ame sensuelle, qui selon qu'elle euvre de diuers effectz, prend maintenāt le nom du sens cōmun, maintenāt de la vertu imaginatiue, maintenāt de la memoire selon l'opinion d'autres, mais principallemēt, d'Alexādre Aphrodisien au traitté de l'ame, (que Ierosme donat homme de grand esprit & sçauoir à tourné de Grec en Latin) & de Themiste aux liures de la memoire & des songes. Il faut encore passer celle question (qui en a tourmenté plusieurs) du lieu & du sie-

B

ge de la puissance imaginatiue. Car Aristote luy assigne le cuer, Galien le cerueau, l'Arabe Auerrois marchant entre les deux, dit que la vertu d'imaginer prouient du palais du cuer & qu'elle môte au donion du chef, & qu'elle établit là son siege & sa demeure. Mais il nous faut laisser a part telles douttes pour le present, tant à cause de leur difficulté, pour ce que la recherche en est malaisée (car puis que l'imagination est l'entredoux & le milieu de la nature nō corporelle & de la corporelle, par lequel elles se conioignent, il seroit malaisé, cōme dit Synese, que la Philosophie peust comprendre sa nature comme aussi qu'il ne seroit de guiere au present propos, encores qu'on en eust recherché

ché & trouué toute la verité le plus diligemēt qu'il seroit possible. Aussi que ce qui fait le plus d'importance pour le discours entrepris, voire en est le fondement, & clair & conclu entre les philosophes & Theologiens, c'est qu'il ya vne vertu de l'ame qui conçoit & figure des semblāces des choses, & qui sert à la raison quand elle di'court, & à l'entandement quand il contemple, & se nomme Fantasie ou bié imagination. Car il ya long tēps que l'opinion d'Auicenne est reiettee par laquelle il metoit differance entre l'imagination & la Fantasie : & l'autre opinion aussi bien a esté par philosophes de bonne estime reprouée, par laquelle il donnoit puissance & vertu a la Fantasie par dessus les

B ij

forces de nature.

Que la vie & la plus part des actions de tous les animaux se gouernent par l'imagination. Chap. V.

DE ceste vertu de l'ame dependent non seulement les actions des bestes brutes, mais encore en la plus part la vie des hommes, car veu que nul n'est meü à faire chose que ce soit, si ce n'est en intention de iouir du biē ou vray ou aparēt, & l'appetit viēt de la cognoissance (mais comme pourroit on auoir appetit de choses qui ne fussent conües?) c'est force de cōfesser que le desir, qu'on a de iouir de la chose que nous estimons bonne, prouient de la notice, & que le motif par lequel l'animal met fin à son entente

entente, est aucunement ebranlé & poussé par elle. Et pour ce que la cognoissance part du sentiment (cōme Aristote en beaucoup d'endroitz le tient, & comme il est receu d'une longue suite de philosophes) & que le sentiment informe de la semblance de la chose sensible s'adresse incontinent à la Fantasie, & remet comme en sa garde tout ce qu'il a tiré de dehors : & que ces images demeurent là vn long tēps, qui sont bien fort semblables à des sentiments perpetuels, il faut conclure que les operatiōs de tous les animaux prouiennent de l'imagination. Aussi les bestes brutes (pour n'alleguer point l'autorité d'Aristote qui dit au premier de sa Metaphysique qu'elles viuent par la memoire & l'imagi-

B iij

nation) n ont rien de plus notable ny plus digne en elles : or si tost que par le moyen des cinq outiliz exterieurs (qu'on appelle tantost les fergêtz du lens, tantost les portiers, tantost les côduitz de l'esprit fenfitif,) l'image tirée des choses sensibles est venue iusqu'à l'imagination, soudain on sonne la retraite. il echet aussi que l'homme en la plus part suit l'imagination, ce que nous auons appris de l'autorité d'Aristote outre ce que nous en sçauons par experiance : car il auient souuêt que la raison se trouue ou empechée de maladie ou assoupie de sommeil, laquelle bien que iamais elle ne se troublaist, toutesfois pour ce que c'est force que celuy qui veut raisonner & entendre, selon Aristote, imagine aupa-

rauant,

rauant, nous deuous confesser que la plus part de noz euures depend de ceste vertu. L'entan maintenant par imagination toute la vertu interieure de l'ame sensuelle, de quelque nom que les autres la voudront appeller.

Combien l'imagination est necessaire à l'homme, & comment le bien & le mal peuuent sourdre d'elle, par quelle maniere & par quel ordre nous entendons.

Chap. VI.

IL faut donques estimer que non sans propos, mais avecques tresgrande raison l'imagination a esté donnée à l'homme. Car veu qu'il est construit & composé de l'ame raisonnable & du corps, & qu'il y a grand differant entre la substance

B iiii

de l'ame spirituelle, & la masse terrestre du corps, il fut de besoin que ces deux extremes falliaissent par vn moyen commode, lequel tint aucunement du naturel de l'vn & de l'autre, & par lequel l'ame encores qu'elle fust vnie au corps, peust faire son deuoir : car quelle communication pouuoit auoir la partie raisonnable avecques la brutalle sans le moyen de la Fantasie qui luy offroit & appareilloit la nature plus basse, affin qu'elle la peust cognoistre. Apres que l'imagination a receu des sens les images des choses, elle les retiêt en foy, & quand elles sont purifiées, les presente à l'entendement qui fait son action, & en retire les images entendibles, qu'il acheue de former & parfaire en foy, les il-

lustrant

lustrant de sa resplendeur : car l'ame raisonnable estant infuse dans le corps, se fait comme vn tableau nud, d'as lequel il n'y a rien de portrait ny d'esbauché. Tellement qu'elle ne cognoist rien de foy, mais tout le sçauoir & la cognoissance qu'elle a, luy vient du sentiment par le moyen de l'imagination. C'est ici l'opinion d'Aristote & des Theologiens de Paris, qui d'vne voix l'ont ensuiui, combien que Platon & d'aucuns Peripateticiens semblent auoir esté d'autre auis, lequel biç qu'il fust apuié de la verité, ne pourroit nuire de rien au present discours. Car encores que les Platoniens tiennent que l'ame descende au corps toute informée de cognoissance, si confessent ilz qu'elle l'oublie & la-

pert, parquoy elle a besoin du secours des sens & de la fantasie, pour se remettre en memoire. Il est bien vray qu'encores que l'imagination soit necessaire, elle ne laisse pourtant d'estre brutale & forclofée de bon iugement, s'elle n'est conduite par vne puissance plus haute, à laquelle si elle obeist, elle fait l'homme heureux, si elle desobeit, le rend maleureux: car si estant bié conseillée elle tient bon cõtre les plaisirs qui alechent les sens, & tiret en bas, & si elle s'efforce de mõter en haut, elle fera venir bon gré maugré les sens à sa raison: au contraire si elle reculle à s'emploier au fait de la vertu & qu'elle s'abandonne au sens, il a si grande force qu'il fait changer le corps & qu'il trouble l'esprit, & fait tant qu'il depouille

depouille l'homme de ce qu'il a de l'homme, & qu'il l'acoutre en beste brute. Pour laquelle chose sans doute nous pouuons assurer, que en general tant les maux que les biés peuuēt partir de l'imagination.

De plusieurs maux qui viennent de l'imagination. Chap. VII.

MAIS pour ce que la vie des hommes est prone & encline à cheoir & faillir, & cõme les saintes lettres nous en auertissent, des l'enfance se lasche au mal, il auieēt souuent que nous abusons pour nous faire malheureux de ce dont nous deurions vser pour nous rēdre bienheureux: car si nous suiuiõs la lumiere qui est née avecques nous, nous ne comblerions

ny nous ny les autres d'aucun mal qui prouient des vices de la fantasie d'autant que nous la radresserions par le commandement de la raison, & ne la suiuirions aucunement. S'elle se debordoit nous la retiendrions, & s'elle se precipitoit nous ne la pousserions. Car celuy qui fait son effort de maitriser l'imagination, se maintient en celle dignité, en laquelle il a esté mis & créé, par laquelle il est continuellement conuié d'adresser la pointe de son esprit à Dieu qui est le pere de tous biens, & de ne fligner en nulle sorte de l'adoptiõ diuine, en laquelle il a esté receu? Mais celuy qui se laisse aller à l'abandon du sens tortueus & de la trompeuse imagination, perd en vn moment sa dignité, & s'abatardit

dit en beste brute, estant comparable (cõme chante le prophete) & fait semblable aux bestes insēsees, ains encore il est pire & de moindre estime (ce me semble) que les bestes, qui mettant à mepris l'ordre de la maiesté diuine, luy qui estoit homme, par sa propre malice s'abestit, pourautant qu'estant fait a ce but, & mis en tel degré de dās l'ordre de l'vniuers, pour mõter en haut droit a Dieu, toutefois il ayme mieux descendre au plus bas, & metāt en oubli le ranc qu'il doit tenir il tient celuy des bestes. Elles, s'elles sont brutes, ce n'est de leur faute, mais de leur propre nature: l'homme, si sa maniere de viure deuiet brutale, c'est par sa fantasie qu'il s'establifit pour princesse & maitresse: c'est par sa

propre malice qu'il se fait d'autant pire que les bestes, d'autant qu'il destruit l'ordre de la diuine magesté, & la perucritit degenerant en celle nature qui auoit esté faite pour le seruir. Maintenant il n'est point malaisé de prouuer que toutes les fautes qui se font tant en la vie ciuile que philosophale & chrestienne, prennent leur naissance du vice de l'imaginatiō. L'ambition, la cruauté, le courroux, l'auarice, la luxure, troublent la paix de la chose publique. Or l'imaginatiō depraüée est la mere & nourrice de l'ambition, qui pense que ce soit vne belle chose d'estre par dessus les autres, sans auoir autrement egard ny a la vertu ny à la noblesse, dont reluisent ceux que pretend deuancer en honneur ce-
luy

luy qui brulle de ceste peste d'ambition. La cruauté, l'ire & felonnie s'engendre & nourrit de l'imaginatiō d'un bien faux & desguisé qu'espere trouuer en la vengeance celuy qui par son imaginatiō & sens bouillant se laisse emporter iusqu'à faire des iniures, playes & meurdres. & quelle autre chose allume la soif non etanchable de l'auarice? quelle autre chose enflamme l'ardeur de luxure & met en auant tant d'autres vices, que pour briueté ie ne nomme point, sinon ceste trompeuse imaginatiō? laquelle laissant en arriere la raison, met le tort deuant le droit, la luxure deuant la continence, la cruauté deuant la douceur, l'auarice deuant la liberalité, & la discorde deuant l'amitié. Si nous regardons aussi

les manieres de faire de la vie philosophale, nous cognoissons, qu'elle n'est moins depraüée par les faulces imaginatiōs: & certes quand ie pense, dont pourroit estre venue vne tant variable & diuerse discorde d'opinions, qui depuis ces anciens philosophes Thalet, Democrite, Empedocle, Zenon & d'autres, a duré iusques à nostre temps, ie ne trouue point de raison meilleure que de dire qu'elle prouient de ceste faulce imaginatiō. Car ainsi que chacun se trouue auoir le sens & l'imaginatiō enclines, il se met a faire semblable iugement des choses naturelles & morales, s'il ne le gouuerne par la raison. De là vient que ceux qui se laissoient emmener a leur fantasie corrompue, mettoient deuant toute chose
la

la volupté corporelle, de là vient qu'on a fait les Atomes & les eaux principes des choses, & de là les autres monstres qui se voient en Philosophie, ont pris leur origine & leur accroissement. Car (d'autant que les ames sont toutes d'une mesme espeece & nature, & leur entendement & raison ont apart leurs offices par le moyen du corps qui les luy separe, comme le corrompable au perpetuel) la fausseté des opinions ne peut venir d'eux, comme Aristote le tient au liure de l'ame, ce que Platō aussi declaire au Phedon, cōbien que par eux la lumiere ennée, par laquelle la verité se descouure, s'affoiblit & réforce, selon l'avis de ceux qui ont pensé que les ames se metoient dās le corps plus parfaites les vnes que

les autres, comme les corps estoïent forméz plus parfaitz pour estre aptes à les recevoir . Mais ceci ne fait rien à la diuersité ny contrarieté des opinions, d'autant que les effectz contraires en l'ame ne naissent de la lumiere qui se renforce ou afoiblit, mais bien des principes, formes ou images contraires. Donques puis que c'est force que les ames tant qu'elles demeurent dans les corps faident de l'imagination qui luy raporte les images tantost droites, tantost tortues, tantost claires, tantost obscures, tantost tristes, tantost ioyeuses, & en diuerses personnes & en mesmes aussi selon la diuersité des causes, desquelles nous parlerons incontinant, on peut sans nulle doute attribuer aux vices de la fantasia les fautes

fautes de toutes les estranges opinions, ensemble tous les defautz du iugement . Et puis que le gérre humain se laisse presque mener en tout ce qu'il fait, par ce la qu'vn chacun se propose de suiure son opiniõ, nous pouuõs aussi confesser que les fautes qui se font partét le plus souuent du vice de l'imagination. Apres nous tiendrons aussi que la vie Chrestienne, qui consiste autant en la creance, comme en l'execucion, se ruine par la faulse imagination . Car par la mesme raison, dont nous auons prouué les vaines opinions des philosophes prouenir des faulses fantasies, nous concludrons aussi que les heresies mesmes, qui sont peruerfes opinions en la foy Chrestienne, prennent de là leur naissance . Pa-

C ij

reillement puis que nous auons deduit que les euures peruerfes descendoient des opinions faulses, par vn mesme moyen nous deduirons que les euures peruerfes des Chrestiens viennent des opiniõs, qui dependent des imaginations. Mais c'est assez touchant ceci: car il est temps de traiter comment c'est que l'imagination fabuse & varie, & par quel moyẽ nous pourrons dõner remede à ses maladies.

*D'ou vient la diuersité des imaginatiõs.
Chap. VIII.*

Nous auons donques à rechercher pourquoy c'est que les faulses imaginations se font en nous, & qui est cause qu'en diuers hommes elles sont diuerses, & en mesmes

mesmes encores selon que le tẽps varie elles ne se trouuent mesmes. Car il ne se pourroit faire, ou ce seroit à bien grande peine que nous vinssions à redresser les vices & defautz de la fantasia au niueau de la verité, si à la maniere des bons medecins nous n'auions recherché & decouuert les causes qu'il nous faut oster . Nous auons dit ici deuant que la varieté des opinions, ny les fautes & defautz de l'ame raisonnable ne pouuoient prouenir de la raison ny de l'entendement, d'autant que leur naturel y est tout contraire, mais que le vice de l'imagination en estoit la source : mais nous n'auons point encores mis en auant, pour quoy l'imagination varie & se trompe, ny par quelz moyẽs les fautes se peu-

C iij

uent radresser au chemin de la verité. Donques la diuersité des imaginations, sans que nous parlions de Dieu, qui est l'auteur de toutes choses, prouient de la disposition du corps, des choses que le sens reçoit & dont nous emouons, de nostre arbitre, du conseil des bons & mauuais anges. Tout premier difons, selon que quelcun a plus de sang, pituite, colere ou melancolie, son imaginatiõ, comme les philosophes & medecins le temoignent, suit la pareille nature, si bien que selon la diuersité d'icelle, elle se point à faire diuerses conceptions, gaies, pesantes, furieuses & tristes, par lesquelles l'entandemēt, qui est l'œil spirituel de l'ame, au cognoistre varie & se deçoit, ny plus ne moins que l'œil corporel

rel setrópe par des lunettes peintes & piolées: car l'entandement se sert des imaginations, tant qu'il est ioint au corps, pour considerer la verité, comme l'œil qui a la veüe foible se sert de lunettes de verre pour regarder la chose sensible, & en la mesme façon que l'œil est trompé, il se trópe. Car si on affiet diuersement les lunettes, atrauers desquelles l'image de quelque chose se montre à l'œil, bien que celle chose de sa propre nature est vne, & ne doit montrer qu'une seule semblance de soy, toutesfoys selõ la diuersité du verre qui est ou d'autre façon ou d'autre couleur elle mét dās l'œil diuerses images de soy, pour autant qu'elle change selon que le verre est caué ou releué, bleu ou noirastre. Il auient de

C iij

mesme a l'entandement, car la verite bien que de son naturel elle soit vne, pure & nõ brouillée, toutesfois selon la verité & contrariété des images, elle se presente à luy diuerse & mellée. Ceux aussi qui par la bonne disposition du corps, où par art & adresse aquire, ou par especielle grace de la diuine largesse, reçoient les images plus pures & plus simples, sans point de doute ilz sont plus nés à comprendre la verité des choses. Ce qui est escrit au liure de la sapience fait biē a ce propos, ie suis garni d'une bonne ame. Et ce qu' Aristote dit au liure de l'ame, que ceux qui ont la charnure delicate ont l'esprit bon. Ciceron aussi au deuziesme liure de la nature des dieux escrit qu'en aucunes villes & contrées il auient

auient que les espritz des hõmes sont plus grossiers, pour raison de l'air lequely est plus gros, & en vne autre part que la ville d'Athenes est nourrice de tresgentils esprits pour ce que l'air y est delié. Par quoy les diuerses images, & le plus souuent faulces procedent du diuers temperamēt du corps, lequel nous tenons ou de nostre race ou de nostre país, ou nous l'aquerons par nostre maniere de viure. Quāt à la race les enfans doiuent estre tellement semblables à leurs parents, que s'il sen trouue quelcun qui leur soit entièrement dissemblable, on le doit conter pour vn monstre, selon qu'en escrit Aristote aus liures de la generation des animaüs. Nous voions aussi que selon les regions les dispositions

des personnes sont differantes, & pour maniere de viure que lon prenne, ne se changent point. Car nous voions les Gaulois & les Allemans estre hômes hauts, pleins, & de couleur viue: les Espagnols estre petits & dehalléz, les mores noirs & brullez. Aussi en vne mesme region nous voions vn mesme homme pour l'exercice qu'il prêdra, pour les viandes d'elite dont il vfera, & telles autres manieres de faire, de maigre deuenir gras, de triste ioieus, d'endormi tout eueillé, & au rebours de gras, ioieus, eueillé, deuenir maigre, sombre, & assoupi. Ce sont ici les causes plus prochaines & particulieres: mais le ciel est l'vniuerselle & plus éloignée seulement, & non la particuliere, comme les Astrologues le tien-

tiennent fausement. La folie des quels, pour ce qu'elle a esté suffisamment resprouuée par mô oncle Ian Pic en douze liures qu'il en a faits, il n'ya point de propos que ie m'amuse dauantage à la conuaincre & reietter. Il est aussi bié clair que les diuerfes & faulces imaginatiôs fengendrent des choses qui se rencontrent dehors, & qui nous passionnent, & ce pour autant que les obiets font changer & varier les sens à tout propos. Or côme ainsi soit que l'imagination suiue le sens & se mene par luy, il sensuit que si le sens varie, l'imagination varie, fil erre qu'elle erre pareillement. Mais combien que le sens des propres sensibles soit ou tousiours vray ou faux bien peu souuent, toutesfois il se trompe bien

souuent aux suiets des sensibles, cest adire, aus choses aus quelles les sensibles auiennent. Car bien que sans faillir nous puissions asseurer que l'homme qui vient est ou noir ou blanc, si nous pourrôs nous aisément abuser, de maintenir que ce soit là ou laques. Nous nous trompons aussi bien souuēt aus sensibles communs, cest adire, à ceux qui sont ioints & nez avecque les propres, comme a la grandeur, ou forme, au nôbre ou mouuement. Ainsi l'imagination estime la grandeur du soleil estre de deux coudées: ainsi la semblance d'vn homme ou d'vn cheual, qui est portraite en bien peu d'espace, tenir beaucoup de lieu: ainsi elle se trompe metant plus ou moins de nôbres qu'il n'y en a: ainsi elle se

se fait acroire que les choses qui se meuuent ne bougent, & au contraire que celles qui ne bougent se remuent. En general l'imagination se trompe, quâd sur vne chose qui appartient à plusieurs sens, elle suit le iugement d'vn seul. Les imaginations aussi dependent de nostre volonté, comme Aristote dit au troisieme liure à Nicomac. Semblablement les bons & mauuais Anges, ont le pouuoir de former en nous bonnes & mauuaises fantasies: car quât est des bons la plus grande part des vraies propheties viennent d'eux. Et combien que parfois Dieu se laisse couler en l'étandement où il engraue comme des marques des choses auenir: combien aussi que certaines figures des choses se presentent par les

yeux de dehors, à la veüe des quel-
les les prophetes au moien de la
lumiere diuine qui leur eclaire, iu-
gent ce qu'elles denotent: toutes-
fois, si nous fucilletons les saintes
escritures, nous rencontrerons bié
peu de telles prophetes ainsi di-
uinement reuelées aus prophetes
à l'égard de celles qui par visions
imaginatiues ont esté decouuer-
tes: car pour ne parler point du
prophete Amos ny de Zacharie
ny d'autres anciés, dont les liures
font tous pleins de telles visions
imaginaires, la mesme Apocaly-
pse de Saint Ian est imaginatiue,
la quelle contient tout le discours
de l'eglise iusqu'à la punition des
dannez & à la gloire des bienheu-
reux. Saint Luc pareillement aux
actes des Apostres raconte quel-

ques

ques visions imaginaires. Sembla-
blemét les faux prophetes se font
par les mauuais Anges, qui baillét
des choses faulces pour vraies, &
quelques fois d'aucunes vraies, af-
fin que d'une superstitió plus met-
table, ilz prennét en leurs filets les
esprits des simples gentz: & les
trompent en fantausmes d'hómes
& de femmes dont ilz se masquét,
& abusent leurs sens à leur tres-
grand dómage. Mais encore outre
les imaginations des choses aeu-
nir, les bons Anges nous represen-
tent celles qui sont à faire presen-
tement pour le deuoir de nostre
vie. Les mauuais aussi nous repre-
sentent des imaginations ou tous-
iours mauuaises, ou le plus fouuét.
Et si quelque fois ils semblent cõ-
seiller le bié ils le font par vne tres-

fine cautele, affin que si d'auanture
on leur aioute foy, par apres il se
iouent de nous plus aisément, &
qu'il nous traitét plus cruellemét.
Cest assez touchant ceci: parlons
maintenant d'autre chose.

*Commét l'imagination malade & faul-
ce pour le temperament du corps, & pour
les obiectz des sens, se peut redresser &
guerir. Chap. IX.*

NOUS auõs veu les causes pour
lesquelles l'imagination trom-
pe & varie, difons maintenant le
mieux qu'il nous sera possible par
quel moien on pourra faire resi-
stance à ses vices, & donner reme-
de à ses maladies. Or affin que
nous puissions cõmodément de-
duire ce propos nous commence-

rons

rons des ici. Les vices & les mala-
dies de la fantasia, qui viennét du
temperament, procedent de la
trop grãde secheresse ou moiteur,
chaleur ou froideur de l'organe
ou apart ou ensemble, des quelles
quasi semences presque toute la
tromperie des imaginatió point
& verdoie. de là se fait que la fan-
tasie se rend, beaucoup plus que de
raison, variable, & qu'elle faut à
tout propos, & qu'elle ne peut re-
tenir les semblances des choses
qu'elle a cõceües: de la se fait qu'elle
s'arreste plus qu'il n'est de be-
soin, & qu'elle y tient d'un pas si
opiniatremet planté, que ce se-
roit à bié grãd peine qu'elle pour-
roit aller d'une image en vne au-
tre: pour lesquelles choses se voiet
beaucoup d'erreurs, tant pour la

D

repugnance de l'organe, quand elle passe les bornes raisonnables en sa besoigne, ou quand elle fait trop longue demeure en oisiveté, lors qu'il faut besongner, comme aussi quand pour la diuerse melure des humeurs la personne est maintenât sóbre par excès, maintenant gaye plus que de raison, maintenant plus ápie qu'il ne faudroit, maintenant par trop pesante & assoupie. la cause de ceci se doit raporter à la temperature, en la quelle, pour laisser les premieres & simples qualités, ou le sang ou la pituite ou la colere ou la mélancolie, est par excés. On peut aussi en assigner le motif à l'usage d'imaginer, lequel prouiet des choses suiettes aus sens, lesquelles nous apelons obiets. Ceci se fait

quand

quand vne chose nous affectiõne tellement, que laissant & renõçant à toutes autres, nous nous amusons de tout nostre effort à caresser son image & semblance. quand aussi l'esprit ententif par vne curiosité trop grande à plusieurs choses, manie tantost vne, tantost vne autre image, & souuent & impetueusement. Les maladies qui partent du temperament du corps, se doiuent penser par choses corporelles, & contraires au naturel de la maladie, de sorte que la temperature trop seche se decline en humide, & la trop humide en seche, la froide en chaude, la chaude en froide, iusqu'à ce qu'elle reuienne à l'atrempance deüie: & cela se face par l'aide & conseil des medecins. Quãr à celles maladies

D ij

qui sont causées par l'usage & par les affectiõs, elles se doiuent aussi curer par usage & affectiõs cõtraires. car si nous sommes plus que de raison adonnez à imaginer vne certaine chose, nous deüons distraire de là nostre pensement, entant qu'il nous sera possible, & le détourner autre part. Pour ce qu'il est arriué quelque fois, que par l'imagination tendue par excés, & trop souuent, daucuns sont chez en pamoison, voire se sont mis hors du sens: & ceci est fort dangereux à ceus qui, estant adonnez à la vie contemplatiue, laschent la bride à leur imagination: aus quels Ian Gerson tressauãt Theologien donne conseil en diuerfes manieres aus liures qu'il a intitulez de la Theologie Mystique, & au liure

des

des passions de l'ame, recitant beaucoup d'exemples, entre autres d'vn qui à la seule veüe d'vn liure appellé en Grec Climax, tomboit en pamoison, pour la trop friquête imagination des choses qui estoiet escrites dans ce liure. Mais si la fantasie est trop legere & variable, il ne se faudra proposer qu'vne seule image ou bien peu: environ lesquelles nous nous arresterons, affin que nous puissons auoir repos du trouble & brouillement des diuerfes imaginatiõs. En mesme maniere si quelcun est trop triste nous metrons peine de le rendre ioyeus, s'il est trop ioyeus nous luy donnerons occasion de se trister. S'il est assoupi nous metrons peine de le reueiller, s'il est eueillé plus qu'il ne faut nous ferõs nostre deüoir de le rendre plus posé. Or

D iij

pour autant qu'il est tresmalaisé d'arrester quelles sont les choses & les images qui peuuent seruir à vn chacun pour donner ces remedes, chacun en choisisse pour soy ou de soy mesme ou du cōseil des autres, moien nant qu'elles profitent pour viure bien & heureusemēt. Il y a long temps que deux m'ont semblé bien bonnes, des quelles l'une nous emeut à l'amour l'autre à la peur: & ie les ay exposées en trois liures que j'ay intitulez, De penser à la mort de Christ & à la nostre propre. Procle Platonien a esté d'avis qu'on cuitât le grand nombre non seulement des mauuaises, mais aussi de toutes imaginatiōs, pour ce que cela trompoit & desbauchoit grandement. & vraiment ie l'ay trouué fort bien ordon-

ordonné, si non que celuy qui auroit esté long temps & opiniatremēt detenu dans les liens d'une seule imagination, se retirât à ce grand nombre pour y trouuer secours. Il faut aussi entieremēt nous deffaire de ces lunettes faulces dōt nous auons parlé, & en prendre des vraies, cest à dire qu'il nous faut despoiller d'ecessiues & mauuaises affectiōs, & qu'il se faut acouter des bonnes & de peu. Car des autres sourd la fauce imagination qui blesse & trouble le iugement, qui est sans cela sain & entier. Ceci est aussi bien en nostre puissance cōme la maniere de viure & l'exercice, par l'aide de quoy nous pouons remedier aux maladies des imaginations, que nous auōs aquisés, ou de nostre naissan-

D iij

ce ou de nostre faute. Pareillemēt nous deuons mettre peine que la fantasie suiue le sens seulement tant qu'il est à faire son deuoir enuiron ses propres sensibiles. car ce faisant elle est vraie & saine. mais deuant que se metre à resuer aux sensibiles sugets & cōmuns, qu'elle se retire: autrement elle faudra tant aus vns cōme aus autres. car si le sens aioint vient à trebucher, ce sera force que l'imaginatiō aussi tombe. Et brunchera d'autant plus tost & plus fort, si le sens est eloigné, d'autant que les images des choses se garderont moins entieres en l'imagination, ce qui auindra lors principalement que les images des sensibiles generaus se rapporteront de loin à l'œil.

Par

Par quel moien il faut remedier aux maux de l'imagination, qui dependent de nostre choys, avecques le secours de la raison. Chap. X.

OR combien que les remedes que nous venons de dire puissent donner secours à celles maladies de l'imagination qui dependent de nostre voulōré, toutesfois la raison y remedie, par le secours de la quelle nous sommes garantis non seulement de telle sorte d'outrages, mais de toute autre entierement: & bien que nous pourrions faire preuue de ceci mesme par beaucoup d'exemples, si nous contenterons nous de peu: car il n'est celuy qui ne sache, si l'est du tout beste brute, ou si l'est du plus qu'une souche, que l'homme

doit suiure la raison, & reietter les amorces du sens & de la fantasie; mais tous n'or pas decouuert ainçois bien peu, combien de choses fatribuent indignement au genre humain, lesquelles des hommes, par maniere de dire, irraisonnables conçoient, qu'autrement on deuroit, comme faulces, chasser dehors d'un esprit bien sain, & les reietter non sans grande raison en la trompeuse imaginatiō. Comme beaucoup de voluprés, plusieurs douleurs, qui selon Platon sont les simples & principales affectiōs, desquelles, comme d'elemets, les autres se composent, qui tous les iours s'emeuent en nous par le vice de l'imaginatiō. Et toutesfois elles semblent partir du plus profond de la raison, à l'auis de ceux

ceux qui à tout propos suiuent le conseil de la fantasie, & bien rarement celuy de la raison. Prenons des exēples d'aucunes. Oū à tous ou à la plus part la mort semble estre mal, & non aus simples seulement, mais encore à ceus mesme qui font profession des lettres. Les simples l'imaginent hideuse, mais ceus cy outre ce la creignēt tous epouātez du cri qu'en fait Aristoete en ses Ethiques l'appellāt l'extremes des choses terribles. Toutefois si nous aioutons foy au dire d'Epictete philosophe Stoicien la mort n'est rien de terrible: si nous voulons ouir Saint Ambroise auteur Chrestien, tant s'en faudra qu'on la iuge terrible, que mesme on se proposera qu'elle est à desirer. car il a composé vn liure, qu'il

intitulé du bien de la mort: si nous nous conseillons à la raison, nous trouuerōs que la mort est estimée terrible pour ce que l'opinion que la fantasie a engendrée de la mort est terrible. Car celuy qui a seulement egard, si ie l'ose dire, à l'estre du composé qui s'en va, il imagine les peines & tourments, qui ont acoutumé de la deuancer & la suiure: & ne se peut faire qu'il ne fetonne & fasche. Mais celuy qui pour pense avecques raison que la mort n'est autre chose que la separation de l'ame & du corps: que l'ame se deliure, le corps se resoult: que l'ame qui se deliure est en ioie s'elle a bien fait durant sa vie, que le corps qui se resoult ne sent ny ne cognoit rien, il n'aura point d'horreur de l'aprehension de la mort.

mort. Dauantage qui songera que la mort est necessaire, tant pour l'ordonnance de Dieu qui est telle, comme pour la foiblesse de nostre nature qui est infete du peché, il ne se falschera ny ne tourmētera point: car en vain la raison se facherait pour vne chose forcée. Mais aussi les Grecz appellent celle que nous disons la mort, *τελευτις*, cest à dire la fin: pour ce que la mort est le bout des ennuis, & le commencement d'une meilleure vie, comme mon oncle Ian Pic au cinquième chap. d'un liure qu'il a fait de l'vn & l'autre, disant non moins elegamment & doctement que vraiment, que lors nous commençons à mourir quand premierement nous commençons à viure, & la mort dure autant que la

vie dure, & que lors premieremēt nous cessons de mourir, quād par la mort de la chair nous sōmes deliurez & du corps & de ceste mort. C'estoit de ceste mort que l'Apotre disoit deuoir estre deliuré par la grace de Dieu, & qu'il souhaitoit estre dissolt pour estre aueque Christ, vsant de la raison, & mepriant l'imagination, que plusieurs philosophes ont aussi surmontée, par la seule consideratiō de la misere humaine, & par l'esperance qu'ilz auoiēt de viure vne meilleure vie. Car assurez sur elle, combien que ce fust vainement, toutesfois ilz departoiēt gaiement de ceste vie, & fauāçoient la mort qui leur tardoit trop, & encourageoiēt les autres à faire de mesme, comme Cleombrote Ambraciote

&

& Ægesie, & beaucoup d'autres qui sont à louer seulement pour ce qu'il confessoient l'immortalité de l'ame, & qu'il estimoiet vne vie plus heureuse & perdurable estre apareillée pour les hōmes, mais qui sont à blamer pour ce qu'ilz estoiet meurdriers d'eux mesmes, & qu'ilz ne pourchassoient l'eternelle & biē heureuse vie par les bonnes eures par lesquelles il la faut aquerir, se laissant trebucher au vice par vne certaine semblance imaginaire de la vertu. Car aucūs vices, ainsi que le montre Aristote en ses Ethiques, ont quelque ressemblance auecque les vertus, comme la liberalité auecque la prodigalité, l'outrecuidāce auecque la vaillance. Aussi le philosophe, qui entendant la mort de son

filz, respondit qu'il sçauoit bien l'auoir engendré mortel, gouuernoit l'imagination par les resnes de la raison, se soumetant, ainsi qu'un philosophe doit, entieremēt à la raison, & se retirant des senz & des imaginations. Toutesfois si l'a on repris d'une chose qui est aisée à defendre, cest que ce qui doyt mourir differe de ce qui est mort, & qu'il faut se douloir non pas de ce qui doit mourir, mais de ce qui est desia mort. Et vraiment il y a difference de l'un à l'autre si nous en croions le sens ou la fantaisie: mais il n'y en a point si nous en demandons à la raison, laquelle contient & comprēd toute difference de temps. De combien dōques la mort est moins à craindre, ains de combien est elle à desirer

desirer

desirer dauantage, à ceux qui ont la resurrection du corps pour le cōble de leurs souhaits. Car nul ne peut resusciter s'il ne meurt auparavant, par ce que ceste vie n'est qu'un passage à la mort, & la mort est l'entrée de la vraie vie. Mais il faut encore ici demeller cest argument, que le vulgaire estime auoir si grande force, & du quel il faide tant, pour la deffence de ceste vie contre la mort: car ilz maintiennent qu'à tresbon droit la mort est à craindre, pour ce que Iesuchrist, qui est nostre chef, luy mesme l'abhorra, ainsi qu'on lit en l'euangile, que son ame fut marrie iusqu'à la mort, & qu'estant en longue agonie, il requit & pria que s'il estoit possible ce breuusage de passion passast outre luy: mais il est aisé de

E

le foudre . Car nous croions que Iesuchrist sentit plus de plaisir de sa mort que de douleur : d'autant que la raison & l'entandement eurent plus de force que le sens & l'imagination , luy faisant entendre & que le genre humain se rachetoit par celle mort, & que la bonté de luy & de son pere s'epandoit & s'ecleuessoit , & que son corps se glorifioit, & que la diuine preuoi-ance se donnoit à cognoistre : par ce que tout ce qui auoit esté pedit de luy par les prophetes, se voioit accópli iusqu'au moindre point. Et que l'ennuy qu'il mótroit auoir, ne luy procedoit tant de l'horreur de la mort (pour la quelle prendre & souffrir de son gré il estoit descendu des cieus dans le ventre de la vierge Marie) comme de ce qu'il

scauoit

scavoit que pour la mort que la nation des Iuifz luy deuoit faire en iurer, elle deuoit estre reprobée, & qu'aussi pour la mesme cause plusieurs seroient condamnez à bruler eternellemét. Or Iesuchrist se soumit à la mort de son bon gré, quant à la raison superieure (comme tiennét les docteurs Parisiens) mais qu'à l'inférieure il fut mari. mais en ceci, il lacha la bride de sa douleur au sens & à l'imagination, de propos deliberé, affin seulement qu'il elargit le plus de sa bonté pour le rachat du genre humain . En quoy nous pourriós encores trouuer de quoy couaincre les hæretiques qui nient qu'il fust vray homme, leur ietant deuant les yeux, comme il receut douleur pour l'imagination de la mort pro-

E ij

chaine, & qu'en ceci fut le fait du sens qui est propre à la foiblesse humaine . Cest donques ici entre autres cas ce qui a esté cause que Iesuchrist ayt voulu souffrir douleur pour la vehemente apprehension, de la mort future : combien que en tant qu'il touchoit à la raison il sen soit reiouy . Autrement comment auroit il esté plus constant & vaillant que les Martyrs, lesquels, ainsi que nous auons leu, estant mis en des gênes d'extreme cruauté, ont mótré signes de ioie, & de grande gaieté ont suporté ioieusement des toreaux , treteaux croix, feus, & espées . Mais cest assez parlé de la mort, dont l'imagination a coutume d'epouâter gradement les mortels . Or on peut aisément decouurir par la conside-

ration

ration de ce que nous auons dit, que les autres choses qui semblent aporter douleur, comme les maus & facheries qui nous font pour leur egard receuoir ennuy, se doiuent en la plus part atribuer à l'imagination, & non pas à la raison. Ainsi lon suporte patiemment la perte des biens, les iniures & outrages, quand la raison mótre, que la douleur se reçoit par l'opinion qui suit l'imagination . De quoy Epictete mesme nous auertit en son manuel, disant que celuy qui iniurie ou outrage ne fait pas l'iniure, mais l'opinion mesme, & que c'est elle seule qui irrite les hommes. Aussi toutes les choses passées dont la memoire nous tourmète, doiuent estre par nous pesées de telle sorte, que laissant l'imagina-

E iij

tion nous en demandions auis à la raison : car cest le plus grand mal qui pourroit auenir de la fantasie, que de nous plaindre & facher de ce qui est fait, & ne peut estre qu'il ne soit fait. Ainsi par le secours de la raison nous nous deliurons de ceste genne perpetuelle du popullasse, faisant que nous suportons gentiment les choses forcées, ou pour ce qu'elles sont deia finies par leur euenement, ou pour ce qu'on pense qu'elles doiuent auenir necessairement, pour autant qu'il ne faut ny donner ny prendre conseil pour les choses qui ne peuuent estre autrement qu'elles font. Nous auons parlé des douleurs, & nous dirôs de mesme quât aux voluptez, l'affaut desquelles nous repoufferôs par les forces de
la

la raison, en la mesme sorte que nous nous sommes remparez cōtre les batteries de la douleur, & contre les alarmes du courroux. Or en premier lieu, cōme dit Epictete, il faut trouuer le loysir pour nous fortifier en nous mesmes: & puis pour penser de quelle volupté nous deuôs ioüir, & de quelle aiās ioüy nous auons à nous repentir. Car ainsi qu'Aristote Interprete de la nature en touche au troisieme liure à Nicomac, tout appetit est meslé de douleur, & tant s'enfaut que, pour iouir souuent, il se refazie, que mesmes il saugmente, & boute dehors la raison, qui est le propre bien de l'homme. Il faut aussi confronter à ceste sale volupté l'honnesté de la quelle on ioüist quand on a surmonté les aleche-
E iij

mentz & blandices de la chair: & faut souuent nous remettre en memoire ces auertissemens qui sont dōnez pour vaincre les voluptez. Premièrement il faut considerer que toute sale volupté est de peu de durée: qu'un contrecueur & remors l'accompagne: que la perte d'un plus grand bien, qui est le repos de la conscience, s'en ensuit: que nostre vie semblable à vn songe & à l'ombre soudain seuanouist: que la mort est à nostre porte pour nous surprendre au depourueu: & parce, combien nous deuons craindre (pour l'invariable ordonnance de la diuine iustice, la quelle nos forfaits irritent à nostre punition) que le loisir ne nous soit dōné pour nous recognoistre. Pareillement il nous faut remettre
deuant

deuant les yeus la double peine qui nous en vient, que les theologiens apellent *damni* & *sensus*, cest à dire de la perte qu'on souffre pour estre priuez de voyr à iamais la face de Dieu: & du sentir, entant que lon sent la punition du feu eternal si nous sōmes vaincuz par la volupté, & au contraire si nous la defaisons, il nous faut proposer le loier eternal. Finablement nous deuons penser, quels exemples de surmonter les voluptez Iesuschrist luy mesme & viuant & mourant, & ceux qui l'ont ensuiui nous ont donnez, par le moié desquels, cōme munis d'armes spirituelles, nous soions pour nous deffenre des voluptez, & si besoin est pour les assailir. Toutes lesquelles choses, combien que la foy Chrestien-

ne, de la quelle nous parlerons cy apres, nous les baille suffisammēt, si est ce que la raison ennée nous en donne & fournit toutesfois & quantes que l'imagination nostre auerfaire nous chatouille de blandices voluptuaires, & de mesme quand elle nous passionne de choses tristes. Mais puis que nous auons discours parcideuant touchant la douleur, disons encores quelque chose du courroux, du quel nous eprouuons le vehemēt & cruel assaut, plus souuent & auoque plus d'ennuy que nous ne voudrions. L'imagination nous raporte que nous deuous ou faire ou rendre vne iniure, emouuant tout le sang & le cueur à la vangeāce: la raison se met au deuant, pour obtenir trefue iusqu'à ce qu'elle

fen-

fenquiere & iuge, si cela de quoy lon se plaint à esté fait à tort ou à droit: on vient aux enquestes: la raison cherche: en fenquerant elle trouue & conclud, que cela de quoy lon se plaint, a esté fait ou à tort ou à droit: si à droit, tu dois aimer celuy qui l'a fait, & non pas le haïr: tu luy dois sçauoir bon gré & le remercier, de ce qu'il t'a fait plaisir, & ne t'a point brassé de déplaisir. Mais si cest à tort, il reste encores de fenquerir si l'a fait par ignorāce ou par malice: si tu acordes le premier, il faut aisémēt pardonner à celuy qui a failli sans y penser: si cest l'autre, tu ne dois pas t'animer tellement contre luy: par ce qu'en premier lieu luy mesme s'est fait tort, pour autant qu'outre la vageance du iugement diuin

qu'il attend, incontinant luy mesme s'est puni. Car tu as ordonné (ce dit Saint Augustin comme parlāt à Dieu) & il est ainsi, que tout esprit deregulé luy mesme se punisse. Par la quelle raison nous deuous plus tost estre conuiez à compassion & pitié qu'à vangeāce: car puis q̄ nostre ennemi est de mesme nature que nous, & puis que des nostre naissance nous auōs vne chose engrauée dās nous, d'aimer nos semblables, nous auōs plus tost matiere de nous douloir que de nous eioüir: tant s'en faut que nous aions enuie de faire vn mal, du quel puis apres nous nous eioüissions. Car quiconque cherche de faire ou de rendre vne iniure, il ne le fait pour autre fin, que pour en recevoir ioie & plaisir. Aussi Aristote a defini le

cour-

courroux (à quoy les philosophes & les theologiens ont consenti) disant que c'estoit vn appetit de vangeance: or on n'a point appetit de chose du monde, si non pour quelque bien, afin qu'on seioüisse quand il est obtenu. Mais par ceste raison mesme le courroux se peut lacher sans grande peine, si nous auisons qu'il prouient de la faulce imaginatiō, quād nous pēsons que c'est la nature mesme de nostre ennemi qui nous fait tort: & toutesfois ce n'est pas elle proprement ni sa volunté, mais bien le vice & la malice de sa nature & volunté: car elle delaisse & peruertit l'ordonance deue & qui luy est prefinie. Or ceste faute de peruertir & de laisser son ordonnance ou n'est rien, à suiure l'opinion

de ceux qui maintiennent n'estre du tout aucun mal: ou si cest quelque chose, pour le moins c'est vn accident & non pas substance. Or c'est à faire à vn hōme qui est sans raison de haïr ou pour riē ou pour vn seul accident, toute la sustance d'vn homme qui de soy est bonne & qui est aimable. Mais s'il est sans raison, il n'est plus homme, ains vne beste brute, d'autant qu'il se laisse mener ça & là au gré de l'imaginatiō. car il faut, ce que mesme Aristote a prononcé, que tout appetit obeisse à la raison non autrement qu'vn enfant doit croire aux amonnestementz de son gouverneur. Par quoy nous deuons de toutes nos forces empescher par le moiē des raisons que nous auons dittes auparauant, que l'imaginatiō

tion ne s'empare de la partie raisonnable, & que le brouillas du sēs n'obscurisse la clarté, & que l'esclau ne maitrise. car si le vallet se saisit de la maitrise, cest force que le seigneur ou serue ou sen fuie. Mais il faut se mettre en tout son deuoir de faire que la raison soit tousiours veillante aux portes de l'esprit pour repousser les imaginations qui font refus de luy obeir, & qu'estant armée de bon auis, elle les surmonte s'elles luy font quelque force. Affin que ceci qui est en l'euangile s'accomplisse en nous: Quand vn vaillant homme biē armé garde l'entrée de sa maison, toutes les choses qu'il aura font en paix.

Il se montre que par la consideration de l'entandement les maux de l'imaginatiō qui dependēt de nostre choys se peuuent redresser, & comment c'est qu'il se peut faire aizement Chap. XI.

OR est il que d'autant que par la raison nous monterons plus haut, d'autant serons nous plus forts & plus assurez pour cōmander à la fantasie: car nous nous eleuerons au dessus des forceries de ce corps, desquelles l'ame attend ordinairement quelque peril, affin que sō propre deuoir ne soit point empesché, & qu'elle ne soit souillée de leur contagion: pour autant que l'imaginatiō a beaucoup plus de hantize avecque la raison qu'avecque l'intellect, qui est la plus pure & souueraine de toutes les puiffances

fances de l'ame, en la quelle quād l'ame s'est retirée cōme en son propre chasteau, & tresseure fortrefese, elle s'y repose & s'y red parfaite. car toute sa pfectiō gist en ce qu'elle retourne claiement en soy mesme, & qu'elle se tourne à l'intellect: & au cōtraire s'elle s'abandonne au corps, de la vient le trebuchement de l'intellect. Aussi la raisō se peut plus aisément & prouement abuser & trōper par l'imaginatiō que nō pas l'intellect. Car cest sō propre fait de discourir & recourir par les images des choses, affin de rechercher la cognoissance de la verité: mais l'intellect regarde seulement les simples marques des choses. L'usage d'elle est propre à l'hōme, mais combiē que les hommes excellent pour auoir l'usage de cettuy-

F

ci, si est il toutesfois plus peculier aus Anges, estant plus parfait que la raison d'autât qu'il est plus semblable à Dieu, qui (non point par discourir, nō par imaginer les simples images des choses, cōme fait l'esprit inferieur, nō point par l'v-nique essence seulement, comme fait le souverain, mais par la propre & plus simple essence) nō seulement conçoit les choses pour ce qu'elles sont, mais pour ce qu'il les cōçoit elles se font & se conseruēt. Ce qui fait que celuy qui approche le plus de ceste maniere d'entādre, d'autant se loigne dauantage de faillir & trebucher. Or, cōme ainsi soit que le deuoir de la raison soit d'autāt plus bas que l'intellet, qu'il est par dessus le sentimēt, entendu qu'elle est assise entre la fantasia & l'en-

l'entandemēt, il arriue parfois que la raison mesme se trōpe, r'on tant pour les proprietēz des choses, plōgées aus abismes de la matiere, comme pour le voisinage qu'elle a des sa naissance avecque la puissāce imaginatiue. car la lumiere de la raison est imparfaite & foible aus hommes, qui sont les plus bas au ranc de ceux qui entendent : aussi d'autre part ilz ont entre les autres animaus l'imagination plus parfaite & plus forte : la quelle continuellement leur baille les images des choses tirées des sens : & sans iamais les abandonner les acompagne en tout ce qu'il font, & sentremesse si bien en leurs affaires, qu'il semble que sans elle rien ne se feroit. Et pour ce il est souuēt auenu que plusieurs n'ont peu distinguer

F ij

son office d'avecques la raison & l'entandemēt. l'ay cogneu vn hōme qui pour auoir l'imagination blessée varioit & chanceloit tellement qu'il sembloit faire doute de ceste grande & souveraine proposition, que les nouueaus philosophes appellent le premier principe, qui est, qu'on ne pourroit verifier l'affirmation & la negation touchant vne mesme chose. Pour lesquelles raisons nous pouuons conclure ce que nous auons proposé au cōmancement de ce chapitre, que tāt plus nous nous eloignerons de l'Imagination, d'autāt serons nous plus fors & plus assurez pour la maitriser : & ne faudra pas seulement nous mettre en la raison qui est le propre de l'hōme, mais ěcore en l'intellect, par le fait du

du quel, en tāt que la foiblesse de la chair nous le permet, nous deuiendrons semblables aus Anges biēheureux, cest à dire aus trespurs esprits qui emploiet tout le temps à seruir Dieu. Or nous auons deux choses à garder principalement, si nous voulons venir au bout de nos intentions : la premiere, cest que regardans de la plus haute echauguete de nostre esprit, nous cherchions de cognoitre & iuger, quelles sont les affections dont le mouuement nous mene à faire quoy que ce soit (mais l'affectio, cōme Alcinoys philosophe le recite apres Platō, n'est autre chose qu'vn mouuemēt de l'ame sans raison tendant à quelque biē ou quelque mal) & se cognoissent, comme Synese, Platonique le

F iij

montre, par les imaginations que voulontiers l'hôme est coutumier de faire, quâd il n'a rië dehors qui le pouffe. Dôques, si nous aparceuons que nous soions pouffez par bonnes fintasies qui engendrent bonnes affectiôns, nous les deuôs fuire, & les aider par la raison, & par l'intellet, & par ceure de dehors mesmemët: mais si nous sommes pouffez par mauuaises imaginations, vn autre remede se presente, cest qu'estant en celle haute echauguete de l'entandemët, nous nous guctions de la fantasia, affin que nous allions au deuant de ses assautz outrecuydez: car Epictete nous aprend que des le cômancement il nous faut mettre en nôtre deuoir d'engarder que l'imagination ne nous surprenne: & il assure

re

re que nous ferons alors maistres de nous, quand nous l'aurôs assuetie pour quelque temps: & ceci se fera si nous prenôs quelque bô obiet au quel nous adresserons la pointe de nostre esprit.

Par quelle raison il faut pouruoyr aux maux de la fantasia, qui nous sont moyenez par les mauuais anges, & comment c'est que par la seule lumiere de la foy, & par l'vnique secours de l'oraison il faut remedier à toutes les tenebres & maladies de l'imagination. Chap. XII.

IL reste à mettre en auant les remedes, par lesquels nous puissions penser l'imagination naurée des blessures des mauuais espritz. Or ces remedes (bien qu'ilz soient en grand nombre) si font il toutef-

F iij

fois cõpris sous l'vnique lumiere de la foy, par la quelle nous recognoissons les veritez diuines, outre la regle de l'écriture, auoir esté reuelées dans les saintes lettres & ouuertes à ceux qui adorët le vray Dieu & par sa splendeur viuifiante nous chassons les mortelles tenebres des imaginations. Car Dieu le tresliberal pere de la lumiere, a transmis deuers nous pour estre nostre guide, affin que nous puissions veoir les loiers apareillez aux cieus, lesquels, comme Esäie nous l'aprend, nous ne pourrions veoir sans elle, affin aussi que nous puissions auoir de quoy deffëdre ceste vie que nous viuôs, des embusches du malin esprit: & a voulu p ceste mesme lumiere pouruoyr nô seulement aus maladies de l'imagination

tion

tion, mais encore aux defautz de la raison & de l'entandement: car il y a duoble inconueniët de l'intellet humain. L'vn qui vient de l'imagination, du quel nous auôs deia parlé: l'autre d'vne foiblesse née auecque luy, cõme il est vraysemblable que luy qui est le dernier du genre de ceux qui entendent, soit aussi plus foible que les premiers. par quoy il auoit besoin d'vne lumiere plus haute & plus forte pour se confirmer: car la lumiere de la foy est tresforte, & plus excellëte que toute force humaine, pour ne dire point toutes ces raisons, comme que la grace rend la nature parfaite: que les dons de nature ne sont à comparer aus dons de Dieu, lesquels il elargit de foy mesme, non point par le moi-

en de la nature: que presques vn infini nombre d'hommes pour le nom de Iesuchrist suiuañ ceste lumiere, qui montre les choses eternelles, ont esté tuez, lesquels non seulement n'estant tourmêtez uiuoient avecques vn grand contêtement d'esprit, mais encores estât mis aus martyres, plus on les martirifoit, plus il montroient l'heur de leur esprit par tous signes de reioissance. Nous deuons doncue nous aider de ceste lumiere cõtre les vices de l'imagination, nõ seulement pour ce qu'elle est plus forte, qu'elle est plus excellẽte que la naturelle, entant qu'elle paruient iusqu'à decourir les choses, aus quelles la lumiere naturelle de foy ne pourroit auoir entrẽe, mais en

en beaucoup de choses nous ont este reuelẽes, en la meditation des quelles non seulement la raison & l'entandemẽt s'accomplissent, mais aussi la fantatie mesme s'emploie avecque non moins de plaisir que de profit: car il y a double imagination, où pour dire plus notamment, il y a en l'homme double degre d'imaginatiõ. L'vn qui est propre de l'homme, l'autre des bestes brutes: car l'humaine imagination s'entãd à beaucoup de choses, aus quelles la brutale ne peut venir: par ce qu'elle ne passe point de son propre iusqu'à estre soigneuse de l'acoutrement, de l'ambition, ou de l'honneur: combien qu'aucuns animaux semblent prendre plaisir à telles choses, comme vn cheual a son harnachement, & au

son des trompettes, vn chien a des caresses. En ceste imagination les enfans se plaisent principalement, en l'autre les anciens. Or la lumiere de la foy, qui decouure les veritez de la sainte escriture à la lumiere naturelle, qu'autrement elle ne verroit, sert grandement à l'vne & à l'autre imagination, l'aide & luy preste la main, & presques l'eleue & rait par dessus sa nature. Car elle propose aus enfans (qui uolontiers s'adonnent à celle imagination que nous auõs ditte brutale, pour ne parler point des histoires & des guerres, qui les peuuent retenir & leur plaire) les feuz & tourmentz des enfers, les loiers & ioies de paradis: & fait toutes ces choses par vne certaine maniere fort conuenable à celle puissance ima-

imaginatiue, d'autant qu'elles sont aisẽes à comprendre & retenir. Car d'vne part, elle represente des estãs de feu & de soufre, des diables & bourreaux, & d'autres telles choses: de l'autre part, les murailles de la Celeste Ierusalem toutes d'or, toutes enrichies de pierres precieuses, des bâquets celestes: les nopces de l'Agneau, la compagnie des bien heurus, les Anges qui ioiët des instrumentz, leurs chansons melodieuses, & toutes telles choses qui sont parcy par là dans la sainte escriture. De là vient que les enfans, des vnes se reioissent, des autres se marrissent & sepouantët: & que par les vnes & les autres, comme choses de grande importance, ilz soient ensemble amonestez & retirez des mauuaises fá-

tasies, qui est ce qui a bien le plus de force pour enboire iusqu'au fond les enfans de la vraie religio: ce que Ian Gerſon a mentionné, racontant pour exemple, comme aucuns peres gētz de deuotion faiſoiēt ieter des pommes du haut de la maison à leurs enfans. afin de leur mettre au cueur des leur enfance vne deuotio: deue enuers Dieu, du quel il donoit entendre que ce don prouenoit. J'ay veu aussi par experiāce que telles choses estant contées souuent par vne bonne femme de veue à vn petit enfant, ont esté cause, que nō seulement il ſest abstenu de beaucoup de vaines imaginations, que l'age de sept ans, ou il est, a coutume le plus souuēt d'apporter, mais qu'encores il a dedaigné beaucoup de chos

choses qui ſemblent pouuoir estre ſeantes au naturel d'vn tel age, esperant aſſeurément de monter au ciel pour y contempler les choses, qu'il auoit conceues par ſon imagination: car les enfans ſemeuēt plus par telle maniere d'images, que par aucunes perſuaſions, des quelles il ne ſont aucunement capables. Car qui est celuy qui face doute, que les enfans ne prennent en plus grād horreur de commettre vn meurdre, ſi l'image d'vn hōme enſanglanté, bleſſé cruellemēt & dettranché gagne leur fantaſie, ſi vne peur les prend d'auoir viſiōs de luy, & d'estre, quand ilz ſeront ſeuils, par luy iour & nuit pourſuiuis, qu'il ne le prendroient ſi on leur meroit en auant le commandement de Dieu & de nature qui

eſt de ne nuire à perſonne, & ſi on leur ramenteuoit ce qui a esté defendu par la loy diuine, de ne tuer aucū de ſon autorité priuée? D'autre part qui voudroit aller au contraire, que par les ioies que nous auons dites & ſemblables, qui leur ſeront propoſées, il ne ſoient enhortez & pouſſez à bien faire ie ne ſçay coōment dauantage q̄ par les raiſons des philoſophes, ou par les amoneſtemētz des Theologiens? Or pour ce que ceux qui ſont en la fleur de leur ieuneſſe ne ſe ſont encores du tout depouillez des brutales imaginatiōs: car alors (ce qui auient par les ſiecles corrompuz) il ne cherchent que les voluptez de l'atouchement & du gouſt, qui ſont, comme le montre Ariſtote en ſes Ethiques, propres aux beſtes

brutes, ils pourront aiſément guerir & moderer, voire chaſſer, les fantaſies voluptueuſes, ſils aprehēdēt ces images des choses leſquelles nous auons dites, & leſquelles aussi ſont propres aus ſēz. Pareillement les hommes qui ſont agez ſe peuuent aider de ces meſmes imaginatiōs, & d'autres aussi bien qui leur ſont plus propres, & par leſquelles on puiſſe eſpeciallement reſiſter à l'ambition, auarice & autres vices qu'on apelle de l'eſprit: comme ſils ramentoient, que le pecheur n'eſt iamais contēt, & que ny l'œil ne ſe ſoule de voyr ny l'oreille d'ouyr, que toutes choses ſōt pleines de vanitéz, & que tout hōme viuāt n'eſt rien que vanité, que ce monde n'a point de forme perdurable, qu'il faut que les hommes

G

meurent vnefois, qu'il se doit faire ciel nouuel & terre nouvelle, qu'il doyt y auoir vn iugement rigoureux vniuersel: brief filz se mettent à penser aus autres choses que les saints liures nous enseignent, aisément ils pourront se retirer de l'ambition des honneurs & de l'auarice des biens. Ce sont les remedes qu'un chacun peut essaier estre les meilleurs contre les peruerses fantasies, & qui nous reueillent mieux à contempler les choses éternelles & diuines. Car (apres que nous auons mis quelque peu loin de nous l'ecorse des saintes escritures, & que nous auôs osté le voile de l'imagination, lequel est à l'ecorse de la lettre, ce qu'est l'entandement bien nettoié de mauvaises fantasies, à l'esprit qui est caché

ché sous l'ecorse) l'esprit se met dedans l'ame, & la conduit à gouter la diuinité, qui est vne maniere de commencement de la gloire qui nous doit auenir, & qui deia se reuele en nous. Or non seulement par ceste lumiere (la quelle enclose dans les saintes lettres, comme dans vne lanterne de corne, nous eclaire en ceste nuit obscure & tenebreuse,) nous chasserons les tenebres de l'imagination, mais encores par les petites lumieres (que des hômes de bon sçauoir ensemble & de sainte vie ont pour eux & pour nous alumées, veillans par grand estude à la clarté de ceste lumiere) lesquelles nous deuôs en suiure quand elles sont aprouuées du consentement de l'eglise. Mais pour le present nous ne parlerons

G ij

point de quelle fiance nous deuôs nous estreindre à elles, ny combié d'ordres elles ont, ny lesquels on doit mettre deuât: car ceci demâde vn autre traitté. Seulement nous dirons en passant, que nous deuôs nous moiéner les mesmes affections, que nous croiôs auoir esté en ceux desquels nous en suiuous les enseignementz, & desquels nous nous sommes proposez la vie pour exemple: autrement nous serons plus tost leurs singes q̄ leurs imitateurs. Et c'est cela mesme qu'Epictete nous amoneste de faire, pensant que celuy fera fort bien, qui, se trouuât en vne facheuse imagination, fera côme il estimera que Socrate ou Zenon eussent fait, s'il se fussent trouuez en vn mesme inconueniêt. Et cest aussi ce que i'estime

stime qu'il faut garder tât en la faueur de la fortune côme en sa disgrâce, non point à l'imitation de Socrate ou de Zenon, mais des plus saintz chrestiens qui ayent esté, qui non seulement ont enseigné côme il falloit par les rempartz de la raison empruntée rompre les enclins efforts des appetitz, & la chaude fureur du courroux, mais aussi, par plusieurs fois ayant fait preuue de leurs outrages, de leurs propres forces les ont refrenez. Mais pour autant que nostre puissance est trop foible pour gagner les choses que nous auôs dit nous estre de besoin, il faut implorer d'en haut l'aide de Dieu, la quelle quand elle nous acompagnera nous ferons bié toute chose, quâd elle nous laissera nos affaires irôt mal. Or elle nous acô-

G iij

pagnera tousiours, si pour l'obtenir nous faisõs prieres à Iesuchrist Dieu, qui est le moienneur des hōmes & de Dieu, qui encores sans estre requis bien souuēt nous fauorise, qui ordinairement frappe à la porte de nostre cueur, qui nous a mōtrē qu'il falloit prier voire iusqu' à estre importun à l'exemple de la veufue, la quelle par ses prieres gagna le cueur du mauuais iuge: & qui finalement nous a promis de nous bailler tout ce que nous luy demāderiōs, luy estāt le souuerain motif de toutes choses, le souuerain biē, createur, sauueur & pere. Or par ce moiē de prier, outre ce q̄ nous obtenōs ce que nous demādōs (fil sert à nostre salut) nous aidons nostre imaginariō de ce profit, en tant que autant qu'il luy est possi-

possi-

possible en sa nature corporelle, par l'eleuation de l'entandement elle monte à Dieu: & lors ce que dit Dauid s'accomplit en nous: Mō cueur & ma chair se sont eiouiz au Dieu viuant: & ceci encores, mon ame fest grandement alterée en toy, & ma chair aussi: car par le cueur l'ame est remarquée, par la chair la vertu sensuelle, & principalement la puissance imaginative. Ainsi l'ardeur de l'amour diuine eprise dans l'intellect & dans la vouldontē repōd iusques au sens, & consumāt toute la moiteur terrestre y alume vne celeste soif, & conduit à celle viue fontaine, de la quelle qui aura goustē de l'eau, comme il fut dit à la Samaritaine, ne sera plus alterē de la soif des choses terrestres, mais en luy sour-

G iij

dra vn sorgeon d'eau viue pour la vie eternelle: ou nous serons enyurez par l'abondance de la maison de Dieu, & nous serons abreueuz du torrent de sa voluptē. Et certes si nous lizons diligem̄t les saintes lettres, si nous fucilletōs les faits des hōmes lesquelz ou seulement par la foy ou biē par la lumiere de prophetie ont cogneu Iesuchrist qui n'estoit encores né de la Vierge, ou qui ont temoigné sa naissance & passion, ou par l'effusion de leur sang ou par leur bouche seulement, nous trouuerōs sans nulle doute qu'ilz n'ont rien eu plus recommendē que la priere. Mais que deuous nous dire du peuple qui adoroit le souuerain Dieu: veu que les gentilz mesmes degarniz & de l'ombre de la loy de Moysē

Moysē

Moyse, & de la lumiere de l'euangile, faisoient veuz. louanges, prieres & processions: comme les Pythagoriens, & presque tous les Platoniques & les nations barbares des Indoys, Perses, Ethiopiens, par lesquels ce nous seroit d'autāt plus de honte d'estre surmontez, d'autant que nous auons apri qu'il nous faut prier, & que c'est qu'il nous faut prier, non seulement par l'instint de nostre nature qui de son propre mouuement cherche Dieu, mais de Dieu mesme que nous auons auourd'hui trouuē & cogneu. Et si Platon à pensē que celuy la n'estoit point deprisē de Dieu, qui tachoit à deuenir iuste, quelle honte, quelle vergogne nous doit estre, de ne faire conte de la clemence de Dieu qui à tout

propos nous aide & donne courage par ses sacrementz par ses amonestementz, & par ses cachées inspirations. Mais c'est assez iufques ici de ce propos: car il me semble auoir assez & passablement bien pour nostre petiteffe, Dieu aidant discours de l'imagination, & de son nom & de son estre, & de la plus part de ses proprietéz, & principalement de ses vices & remedes, selon le loisir que j'ay peu de-rober. A Dieu louange, & gloire eternelle.

FIN DE L'IMAGINATION.

PRIVILEGE.

PAR lettres patentes du Roy il est permis à André Wechel, imprimeur & libraire iuré en l'vniuersité de Paris, d'imprimer & vendre ce liure intitulé, *Traité de l'imagination*, tiré du latin de I. François Pic de la Mirandole, par I. A. D. B. avec inhibitiōs & defences à tous autres imprimeurs & marchans, de non imprimer ny vendre en ce Royaulme ledict liure de dix ans apres la premiere impression paracheuée, sur peine de confiscation, & de mille liures parisis d'amende. Ensemble a ledict seigneur voulu, qu'en inserant le contenu de ses lettres patentes, ou l'extrait d'icelles, à la fin ou au commencement dudict liure, elles soyent tenues pour suffisamment signifiées, & venues à la notice & cognoissance de tous libraires & imprimeurs, tout ainly, que si lesdictes lettres leur auoyēt particulièrement & expressement esté monstrées & signifiées: comme appert plus amplement par lesdictes lettres patentes, données à Reims l'vnciesme de Iuing 1557. Signées par le Roy, le seigneur de Villemor, maistre des requestes ordinaire de l'hôtel, present.

